

ANALYSE ECONOMIQUE ET HISTORIQUE DES SOCIETES CONTEMPORAINES

Option économique

Stéphane BECUWE

Sujet : L'évolution de l'organisation du travail et ses liens avec la croissance

Le sujet proposé cette année présentait plusieurs intérêts. i) Les débats actuels sur le contrat de travail unique, les trente cinq heures, la flexisécurité, l'augmentation de pouvoir d'achat des travailleurs (« travailler plus pour gagner plus »), les délocalisations, les suicides dans différents centres de production et de recherche de constructeurs automobiles nationaux montraient la très grande actualité de la question posée. ii) Les connaissances à mobiliser pour bien traiter le sujet devaient s'appuyer sur le programme des deux années de classe préparatoire. Les analyses pouvaient être illustrées par de nombreux exemples récents mais aussi plus anciens empruntés aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles. iii) Ce sujet permettait de révéler la capacité d'analyse des candidats. En effet, il ne s'agissait pas de traiter séparément organisation du travail et croissance économique mais bien de montrer leurs liens qui, bien entendu, ne sont pas univoques. S'il faut organiser le travail pour favoriser la croissance, certaines formes d'organisation deviennent contre-productives et il convient de les modifier.

Une large majorité de candidats a préféré le plan historique au plan analytique. On peut considérer que le sujet s'y prêtait bien. En effet, au fil du temps l'organisation du travail s'est modifiée sensiblement conduisant selon les époques à des gains de productivité substantiels et/ou à un accroissement de la diversité des produits offerts sur les marchés. Parmi les évolutions constatées, c'est l'unité de lieu des facteurs de production (capital, travail), mise en place lors de la première révolution industrielle en Angleterre avec le *factory system* qui s'est imposé et qui s'est substitué au *domestic system*. Cette unité de lieu est un élément qui n'a pas été remis en cause depuis. Les changements opérés ensuite ont surtout porté sur une spécialisation des tâches des travailleurs (A. Smith) et sur la recherche d'une combinaison efficiente du travail et du capital. A ce niveau, deux périodes peuvent être identifiées. Au cours de la première période, du XIX^{ème} jusqu'aux années 1970, le système productif dominant est peu flexible. Il est fondé sur l'exploitation d'économies d'échelle (Taylorisme et Fordisme). Son utilisation systématique a contribué aux forts taux de croissance rencontrés après la seconde guerre mondiale dans les principaux pays industrialisés. Au cours des années 1970, ce système a été remis en cause (crise du modèle fordiste selon des économistes de l'école de la régulation). Il a été progressivement remplacé par le Toyotisme qui a permis de mieux répondre à une demande différenciée des consommateurs (on passe d'une société de consommation à une société de consommateurs) et de profiter des gains de productivité dans l'organisation de la production dus aux propositions des travailleurs eux-mêmes.

Une majorité de copies, au final, a présenté cette évolution avec plus ou moins d'éléments factuels et de rigueur dans l'analyse. On peut regretter que peu de candidats aient remarqué que le Toyotisme ait eu à priori un impact positif plus faible sur la croissance économique que le modèle précédent. De fait, beaucoup de pays industrialisés, à l'exception des Etats-Unis ont connu des taux de croissance plus faibles durant ces deux dernières décennies que ceux obtenus durant les trente glorieuses. De plus, le

Fordisme comme le Toyotisme font référence à l'organisation productive dans l'industrie, plus précisément de deux constructeurs automobiles mondiaux. Or, avec la tertiarisation des économies développées, l'intensité capitaliste de la production va devenir moins élevée et le travail à la chaîne moins présent. Une analyse de cette question aurait été la bienvenue.

Les théories de la croissance n'ont pas été mobilisées systématiquement par les candidats. A leur décharge, il est vrai que l'organisation du travail y est traitée de façon plutôt sommaire. On pourrait dire que les fondements microéconomiques de la macroéconomie ne sont pas allés jusqu'à ce degré de finesse. Dans les modèles de croissance, les firmes sont censées combiner les facteurs de production de façon efficiente compte tenu des technologies présentes dans l'économie et celles qu'elles ont su développer par elles-mêmes (modèles de croissance endogène). L'amélioration de l'organisation du travail se retrouve agrégée dans le progrès technique à côté des innovations de produit et/ou de processus. De plus, la réalité des faits met en évidence des changements de régime, i.e. des ruptures, qui ne sont pas toujours pris en compte dans les modèles théoriques. Malgré tout, il était nécessaire de faire référence aux principaux modèles de croissance comme celui de Solow, de Harrod-Domar, de Romer ou de Lucas pour en présenter la portée et les limites au regard du sujet à traiter. Dans ce contexte, la mobilisation de l'analyse schumpétérienne de la destruction créatrice pouvait compléter utilement l'analyse. En outre, les travaux de Carré, Dubois et Malinvaud sur la croissance économique française donnaient un éclairage empirique indéniable.

Beaucoup de candidats ont insisté sur la division internationale du travail ou sur la division internationale des processus productifs. S'il convenait évidemment d'y faire allusion, la part consacrée à la dimension internationale fut souvent disproportionnée par rapport à celle consacrée à la définition attendue de l'organisation scientifique du travail, du Fordisme, du Toyotisme. Le fait que ces formes d'organisation du travail soient traitées en 1^{ère} année explique peut-être sinon des impasses du moins certaines lacunes.

Sur la forme, nous avons constaté une amélioration du style. Dans l'ensemble, les copies ont été plutôt agréables à lire. Les fautes d'orthographe ont été moins nombreuses.

Au total, les résultats sont globalement satisfaisants. La moyenne est de 9,57.